

Erwan se prend à penser qu'il a dû le vexer. Du même coup il en oublie la perplexité qu'il nourrissait. Rapidement il acquiert la certitude qu'il s'est bien assoupi. Après tout, il se sentait très vraisemblablement fatigué et le bercement du train a produit son plein effet. Mieux que tous les somnifères, le concernant. Et il se reconcentre sur son roman. La finesse psychologique qui s'en dégage, le passionne. Son voisin se réveille à temps, sans chercher à reprendre leur discussion. À l'approche de sa destination, il prend congé en toute simplicité avec une réelle amabilité. Il ne s'accorde aucun empressement, il laisse poliment descendre du wagon les plus pressés, sans se mêler à la file qu'ils forment dans l'allée centrale. Peu de nouveaux voyageurs montent.

Quand les flux se calment, il se décide et lui adresse un dernier signe de la main, avec un sourire. Erwan le regarde s'éloigner et s'emparer d'une valise rangée en hauteur, un peu plus loin, un peu plus près de la sortie. D'un mouvement impulsif, il se précipite alors hors du train. Erwan en reste médusé. Jusqu'alors, tout comme lui-même, il lui semblait dépourvu de tout bagage. Soudainement une femme, habillée avec distinction, hurle au voleur. Erwan bondit à son tour. C'était donc cela l'explication de son comportement. Il repérait sa victime.

D'autres personnes se lèvent comme lui, qui ont pour effet d'obstruer totalement le passage. Il doit les pousser pour se frayer un chemin en criant à son tour qu'il appartient à la police. Avant de sortir, d'un geste rapide, il a la présence d'esprit de déclencher l'alarme de secours pour immobiliser le train. Il ne s'agit pas de le laisser repartir sans lui. De son initiative, il s'expliquera plus tard. Quand il atteint enfin le quai, son homme a pris de l'avance, mais pas suffisamment pour échapper à sa vue. Il se lance à sa poursuite en évitant de son mieux tous ces gens qui constituent autant d'obstacles à sa course folle. Encombré d'aucun bagage, il gagne du terrain. Le fuyard ne se retourne pas, persuadé sans doute de n'avoir personne à ses trousses ou souhaitant ne pas perdre un temps précieux. Il cherche à foncer, mais dans le hall

des pas perdus, Erwan s'abat sur lui sous les yeux de badauds médusés. Pour peu on le prendrait pour un agresseur. Il le maîtrise, brandit sa carte professionnelle et hurle d'appeler la police. Des agents de la compagnie ferroviaire arrivent lui prêter main forte et on le félicite chaleureusement pour son intervention. Lui, il n'a plus qu'une préoccupation, celle de ne pas louper le départ de son train. Il ne manquerait plus que cela. Passablement essoufflé, en nage, il s'efforce de reprendre sa respiration dans la chaleur étouffante de ce mois de juillet, sans se résoudre à lâcher son prisonnier.

« Putain de merde, c'est bien mon jour de chance de tomber sur un flic. En plus, je faisais la causette avec vous. Faut vraiment être con.

— Entendons-nous bien, cette valise n'est pas la vôtre... Vous venez de la dérober.

— Bien sûr que si. Qu'allez-vous imaginer ? Madame Bovary ! J'ai attrapé ma valise au vol. Que croyez-vous ? Je ne vais pas me laisser faire. Je vous l'avais bien dit que je descendais au Mans et je ne voyage pas sans bagage, comme un certain hurluberlu...

— Faudrait que la police se magne. Elle est bien prévenue ? Combien de temps vous pouvez retenir le train en gare ? Faudrait pouvoir rendre sa valise à la dame à laquelle cet olibrius l'a volée... Et moi, je n'ai pas que ça à faire, j'ai un train à prendre. On m'attend à Brest. Ah, ça y est ! Enfin voilà la maréchaussée qui accourt...

— Ah ouais, la mariée chaussée ! Bien mariée, hein ? Madame Bovary !

— À ta place, j'éviterais de trop faire le malin. Bon les gars, faites rapidement le constat, je voudrais pouvoir reprendre mon train.

— Désolé, mais on va devoir vous entendre au poste. Potentiellement, vous seriez témoin d'un délit.

— Hors de question, regardez...

— Ah très bien, mes respects. Mais c'est pareil pour vous, mon capitaine... Vous connaissez les procédures. Le règlement, c'est le règlement, comme on dit. Vous le savez bien. On se charge de votre gars. Passe-lui les menottes, ordonne-t-il au collègue qui l'accompagne. On va le conduire au poste. Il faudrait que vous veniez aussi, mon capitaine.

— Écoutez, vous allez appeler votre commissaire. Moi je reviens déposer quand vous voulez, mais là vous me laissez repartir. J'ai mes affaires dans le train.

— Tu parles... Il voyage sans rien. Juste madame Bovary !

— Toi, tu la boucles. Je t'ai déjà dit d'éviter de faire ton malin. Prenez des photos de la valise, de son contenu et rendez-la à sa propriétaire. Je présume que nous devons nous dépêcher, le train ne peut rester longtemps immobilisé.

— On l'ouvre, elle n'est pas verrouillée. »

Et là, soudain tout se complique.

« Il savait ce qu'il faisait en emportant cette valise. C'est assez incroyable. Mais qui est cette dame ? »

Erwan n'en revient pas. Au milieu des vêtements, bien protégés, si l'on peut dire, apparaissent de très beaux bijoux. Et dire que la valise n'était même pas cadenassée. L'affaire prend une toute autre tournure.

« Mon capitaine, là vraiment bravo. Sans vous, il disparaissait dans la nature. Ni vu, ni connu... J'en réfère immédiatement au commissaire, mais j'ai bien peur que...

— Moi aussi. Ne vous inquiétez pas, j'ai compris. Par contre, la dame va devoir rester aussi. Quelles sont les instructions ? À votre place j'embarquerais déjà le quidam. Il vaut mieux le conduire au commissariat pour plus de sécurité. C'est du lourd. Il y a matière à enquêter.

— Le divisionnaire partage votre avis. Il nous envoie des renforts. Il veut démarrer immédiatement l'enquête. Il craint que des complices l'attendaient. Il organise le bouclage du quartier.